

Patrick Dubois

# Portraits cachés

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Patrick Dubois, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.



## PRÉFACE

Lorsque Patrick Dubois a fait lecture en atelier du premier jet de son portrait de Léon, j'ai été pour le moins surpris et lui ai dit qu'il serait dommage d'en rester là, car un léger retravail permettrait à son texte de passer de bon à excellent. Cela fut fait et bien fait : la vie de Léon y a gagné en style et en sensibilité. J'étais ravi, au point que j'ai laissé entendre à l'auteur qu'une dizaine de textes de ce même tonneau constitueraient un recueil des plus intéressants. C'était une boutade de ma part, mais Patrick Dubois ne l'a pas entendu de cette oreille et s'est mis dare-dare au travail, chez lui, seul et dans le plus grand secret (illustrant par-là ma conception du rôle de l'atelier qui n'est pas, comme d'aucuns le croient, de « fabriquer » des écrivains, mais de susciter le désir d'écrire). Quand je fus mis devant le recueil accompli, je n'ai pu qu'applaudir d'abord la prouesse d'avoir écrit douze portraits en seulement quatre mois, ensuite la variété et la

qualité de l'ensemble. En signant cette préface, c'était pour moi manière concrète et sincère d'encourager le « jeune » auteur qu'est Patrick Dubois et de lui dire : merci et bravo !

Jacques-François Piquet

\*\*\*

## LÉON

Léon était né dans un hameau d'ouvriers agricoles employés sur des terres à l'écart de la ferme de Voisage, au lieu-dit de La Lobe, sur des prairies grasses bordant les marais d'un méandre de la Moselle. Il était arrivé en janvier ou février 1895, aux premières lueurs du jour, par un froid à pierre fendre. Sa grand-mère, Léonie, avait eu toutes les peines du monde à maintenir la vie dans ce petit corps si frêle, mais n'avait pas pu sauver sa fille qui passa sans jamais avoir voulu dire le nom du père. Le printemps arriva sans que Léonie soit montée à Arry pour déclarer l'enfant. Il lui fallut plus tard fouiller dans sa mémoire pour lui donner précisément une existence au monde.

Elle éleva seule ce petit qui était tout ce qui lui restait. De temps à autre, elle allait avec lui au bout du bout, là où la terre et l'eau se mélangeaient, et rêvait à d'autres temps en regardant fumer sur la rive droite les cheminées de Pagny-sur-Moselle qu'elle

avait un jour quitté par amour pour Jean. Elle avait eu de lui une belle enfant avant que les Prussiens ne lui prennent son mari.

En 1871, elle était devenue veuve et Allemande, dans le même temps. Les cheminées de ces Français de France lui tiraient parfois une larme qu'elle essuyait en cachette de Léon, d'un rapide revers de manche. Des années plus tard, Léon se surprendrait à penser qu'il était né en une bien étrange année, en un bien étrange endroit...

Mémère Léonie était tout pour Léon. Ce matin-là, il contemplait avec incrédulité celle qui l'avait tout autant choyé qu'élevé, seule, après que sa mère fut morte en couches, comme il n'était pas rare encore en ce temps et ces contrées. Habituellement levée dès potron-minet, elle dormait encore paisiblement, alors qu'au bout de la prairie, le soleil tentait de reprendre du terrain sur la nuit.

Elle dormait, les mains croisées sur sa poitrine, comme à son habitude. On aurait dit qu'elle dormait à l'église, où ils montaient

ensemble le dimanche. Il sembla à Léon qu'elle était tout de même bien pâle sous la faible lueur de l'aube. Nul souffle ne sortait de sa bouche. Nul crépitement dans la cheminée.

Celle qu'il avait toujours considérée comme sa mère, celle qui, jour après jour, lui avait offert ses bras, son tablier, ses genoux et tout son amour, l'abandonnait à son tour, sans que rien ne l'eût laissé présager. Longuement, il resta là sans bruit, à la regarder, assis sur la petite chaise paillée sur le dossier de laquelle elle rangeait ses vêtements de jour.

Il prit conscience en cet instant qu'il était devenu homme, trop jeune, mais homme quand même. Il ne savait pas trop ce que cette sensation voulait dire, mais elle était là, au creux de son estomac, comme un petit animal malade ramassé sur lui-même au fond de son terrier.

On avait enterré Mémère Léonie. Hannah et Frantz, ses voisins, qui n'avaient pas d'enfants, avaient pris Léon chez eux, où il aiderait aux travaux de la ferme. Jusqu'à ce



jour, il n'avait jamais réussi à se lever avant sa grand-mère ; il aimait tant le matin goûter encore à la chaleur de l'édredon de plumes.

Dans cette nouvelle maison, dès le premier jour, il s'était pris à aimer se lever avant tout le monde pour profiter des premières lueurs du petit matin, des premiers chants du merle, des appels du coq. Il détestait pourtant dans ces mêmes heures le brouillard derrière les carreaux humides et l'odeur âcre de la cheminée éteinte. Rallumer le feu était d'ailleurs devenu son premier geste, ce geste qu'il avait appris auprès de Mémère Léonie dès qu'il avait eu l'âge des allumettes. Il sortait ensuite chercher l'eau au puits et s'attardait souvent, immobile, à mi-chemin, le nez en l'air. Il aimait partir en voyage sur le dos des nuages. Il détestait au contraire l'arrivée de la nuit qui rallumait en son ventre le souvenir du petit animal.

On disait que peu de gens l'avaient vu sourire ou rire. Léon n'avait jamais dépassé les limites des trois maisons du hameau, dont une restait tristement vide aujourd'hui. Il ne connaissait guère de raisons de rire ou de

pleurer, ni de se plaindre ou d'espérer. Il vivait là, d'une humeur égale, allant de tâche en tâche, de jour en jour, de nuit en nuit.

Il paraît qu'il n'allait que de la rivière au bois des Anneaux, sans y pénétrer autrement que pour ramasser quelques bois morts. Au-delà de ces limites commençait le mystère du monde qu'il n'était pas bon pour lui de vouloir percer. Les enfants ne devaient pas s'aventurer plus loin ; pour cela, les parents leur disaient le loup ; pourtant, depuis bien des années, on n'en voyait plus !

On disait ainsi tant et tant de choses sur sa condition d'enfant que, lorsque ses culottes se firent trop courtes, il ne se rendit pas compte que son corps changeait. On disait qu'il serait toujours un enfant ; on le disait... sans vraiment le dire, mais en se faisant comprendre. En ce temps-là, on n'avait que le temps de l'essentiel, du matin au soir, et celui de dormir, du soir au matin, le temps d'apprendre était réservé aux plus chanceux, dont il ne serait jamais, encore moins que tout autre.

On disait aussi qu'il était allemand, mais Léon ne comprenait pas bien la signification

de la chose ni l'importance qu'elle pouvait avoir dans sa vie.

Les gendarmes étaient venus chercher Léon dans l'après-midi. Chacun, dans le hameau, comprit qu'il avait grandi plus vite que ses culottes défraîchies. Voilà qu'on se prenait à observer les quelques poils qui lui poussaient au menton ; ils révélaient au monde du dehors qu'il était en âge de partir aux armées. Il n'avait même jamais eu un camarade de jeu avec lequel croiser le fer d'un bâton, et l'on venait le chercher pour apprendre à tuer autre chose que la vieille poule qui avait cessé de pondre.

Il suivit docilement les deux représentants de l'ordre sans comprendre. L'esprit perdu dans une nuit opaque, il sembla ne se réveiller que sous l'impact soudain de l'éclair de magnésium. Le photographe venait d'immortaliser sa nouvelle condition, au côté de ses nouveaux camarades, bien plus fanfarons que lui, pour la plupart.

Au fil des jours, il prenait conscience qu'il devenait un autre au contact des autres. Il

découvrait d'autres lieux, d'autres tâches, sans bien comprendre, le plus souvent, pourquoi il devait faire ceci ou cela. Ce quotidien le formait pourtant malgré lui, et petit à petit, il sembla à quelques caporaux qu'il était devenu soldat. Dès ce jour, il ne connut plus que la boue et l'enfer puant de ce grand jeu des hommes que plus tard on appellerait « la Grande Guerre », comme s'il pouvait y en avoir de petites.

Il ne s'était jamais posé de questions sur son avenir, mais commençait à s'en poser sur son passé. Il voyait bien que ce qu'il ne savait pas ou ne comprenait pas, d'autres, comme ses camarades de combat, le savaient depuis toujours. Il apprenait le regard des autres, posé sur lui, et percevait un sentiment nouveau. Il sentait grandir dans son estomac une boule inconnue. Il ne mettait pas de mots sur la moquerie dont il faisait l'objet. Il en ressentait le mécanisme et la portée, la puissance plus destructrice que le feu des combats.

Quatre ans plus tard, rongé de l'intérieur, il retrouvait la ferme de Voisage, revenue en France, comme lui, sans avoir changé de

rive.

Il vieillissait doucement, jour après jour, tâche après tâche, à la charrue, à la faux, aux poules, travaillant du matin au soir, dormant du soir au matin. Naissait alors une envie, un désir grandissant. Souvent, dans les nuits de plus en plus fréquentes où le sommeil le fuyait, il commença à rêver de Mémère Léonie. Faute de l'avoir écoutée, il avait quitté la rivière et le bois ; il avait connu bien pire que le loup ! Il rêvait de ses bras, de son tablier qui sentait la soupe. Il se lovait au creux de ses genoux, dans ce nid douillet et réconfortant. Au matin de ces rêves, ses joues humides marquaient son réveil. Il aurait aimé apprendre, apprendre, apprendre encore... mais apprendre quoi ?

Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère m'avait un peu parlé de ce lointain aïeul. D'ailleurs, après toutes ces années, personne ne savait plus vraiment situer ce Tonton Léon pour les uns, Cousin Léon pour les autres, sur le grand arbre familial dont les deux guerres avaient coupé de trop nombreuses branches.

On peinait à relier tous les fils de sa vie, tant elle fut à la fois, selon les heures, d'une banalité déconcertante ou d'une effroyable horreur. Le plus improbable, me disait-elle, s'était produit lorsque les hommes avaient éprouvé un jour l'irrépressible envie de rejouer aux soldats.

En 1939, alors que les hommes vivants de son âge étaient pour beaucoup chargés de famille et dispensés de la grande mobilisation, il vit revenir à lui les gendarmes dont seul l'uniforme avait changé. Celui dont il fut vêtu, lui aussi, avait changé. Cette fois, il partait défendre la France et les Français. À ces mots, le souvenir de Mémère Léonie lui revint. L'uniforme ! L'uniforme fut bien tout ce qui changea pour lui dans le Grand Cirque où on le jeta à nouveau !

Il fut fait prisonnier, par les Allemands dont il était dans sa jeunesse. On lui retira sa belle tenue et il connut à nouveau cette langue dont les mots ne pénétraient toujours pas sa tête. On l'habilla de nouveau pour l'envoyer en enfer, défendre à l'est une terre qui n'était pas vraiment la sienne, d'un ennemi dont il ne connaissait pas le nom. Il

douta de revoir un jour la ferme de Voisage. Ma grand-mère m'assurait que nul ne l'avait jamais revu.

Léon n'avait laissé personne derrière lui pour déposer sur le papier l'histoire de sa vie. Il était resté méchamment couché sur le champ de bataille de la Deuxième Guerre après avoir laissé dans les tranchées de la première quelques fragments d'une vie peu ordinaire qu'il n'avait pas vu passer.

Il n'avait pas compris grand-chose de l'histoire, non de la sienne, mais de la grande, cette grande histoire des hommes qui l'avait mené d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre. Il avait finalement traversé bien des bois et compris que ce n'était dans l'intérêt de personne. Il avait au passage, et si souvent, perdu tant de camarades qu'il n'avait pas eu le temps d'aimer et tant d'autres qu'il n'avait pas eu le temps de comprendre.

D'autres que lui avaient été trop jeunes, ou trop vieux, pour combattre aux deux

guerres. Lui avait eu la malchance d'être né en une mauvaise année, et pire encore au mauvais endroit, et d'être mort, malgré lui, en « Malgré Nous ».

\*\*\*



## SERGE

Serge Dimitri Daguilef vint au monde en septembre 1929 à Issy-les-Moulineaux de parents russes, réfugiés en France lors de la révolution d'Octobre. Grands mélomanes et amateurs de ballets, ils avaient eu à cœur de donner à ce premier fils le prénom d'un compatriote, Serge de Diaghilev, célèbre fondateur des Ballets russes, qui venait de rendre son dernier souffle, et dont ils partageaient le patronyme, déformé par un employé lors de leur demande d'asile. Ce dernier avait cru bon d'en simplifier l'orthographe !

Des parents de Serge, il ne restait qu'une photo de mariage, prise un an avant l'exil. Jaunie, abîmée, tachée par endroit, serrée dans un vieux cadre argenté posé sur le manteau de la cheminée. Témoignant de leur passé slave, elle révélait une partie de la famille paternelle dont il ne savait pas grand-chose. Sa grand-mère, qu'il n'avait jamais pu appeler Babouchka, faute de l'avoir connue,

y apparaissait en toque de fourrure, son grand-père portait l'uniforme de l'Armée blanche, tête droite sous la casquette large, pantalons serrés dans les bottes. On distinguait un oncle, des cousins probablement, des voisins peut-être. Personne aux côtés de sa mère dont la famille avait été décimée lors de la première révolution.

Piotr et Svetlana Daguïlef fondaient de grands espoirs artistiques pour cet enfant qui leur était venu après bien des années d'attente. Le mettant au sein, Svetlana voyait déjà son Sergueï musicien, compositeur, danseur ou peut-être peintre. Il serait un nouveau Stravinski, un merveilleux Nijinski, voire un nouveau Bakst. Dès que possible, elle lui donnerait elle-même des cours de piano pour éveiller son appétit des arts.

Quand il eut treize ans, les Allemands ayant envahi notre pays, ses camarades commencèrent à voir en lui l'étranger qu'il n'avait jamais été jusque là. Son nom était tout à coup suspect, c'était peu pour un tel changement de comportement, mais bien

suffisant pour certains. Pendant les récréations, il fut dès lors de plus en plus souvent seul dans un coin de la cour pour éviter les quolibets et tracasseries. On le tenait à l'écart des jeux de ballon et des parties de billes.

Un matin, alors qu'il était assis en tailleur sous un tilleul, on le vit agiter plus ou moins distraitemment ses doigts sur ses cuisses, comme s'il jouait du piano. Il ne vint à l'idée de personne qu'il répétait justement une partition de tel ou tel compositeur russe que sa mère lui enseignait en ces jours sombres. On pensa qu'il faisait du genre et que cela méritait bien de remettre à sa place ce « fils de bourgeois », pourtant enfant d'ouvrier, comme eux. Le grand Marcel s'approcha crânement, flanqué de ses sbires habituels qui marchaient respectueusement à deux pas derrière lui. Ce grand escogriffe le toisa un moment, le silence se fit autour d'eux ; on s'attendait au pire.

Brusquement, dans un rire fort et gras, le stupide échalas écrasa de son pied rageur le clavier imaginaire et l'envoya valser à trois mètres de là. Serge, les yeux écarquillés, les